

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



René Lévesque : Maître chez lui

Attendez que je me rappelle de René Lévesque, Montréal, Québec / Amérique, 1986, 525 p., 19,95\$.

André Renaud

Numéro 44, hiver 1986–1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39444ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Renaud, A. (1986). Compte rendu de [René Lévesque : Maître chez lui / *Attendez que je me rappelle de René Lévesque*, Montréal, Québec / Amérique, 1986, 525 p., 19,95\$.] *Lettres québécoises*, (44), 66–68.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1986

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

RENÉ LÉVESQUE: MAÎTRE CHEZ LUI

Attendez que je me rappelle de René Lévesque, Montréal, Québec/Amérique, 1986, 525 p., 19,95\$.

D'aucuns attendaient un ouvrage à saveur journalistique, avec tout plein de détails inédits qui viendraient confirmer ou infirmer les vieilles hypothèses et qui pourraient les combler d'aise ou d'orgueil. Ceux-là, ce sont surtout les chroniqueurs et ils auront eu tout l'espace voulu pour marquer leur tristesse. D'autres souhaitaient une suite généreuse de confidences sur la vie privée de l'auteur et sur celle de toutes les figures publiques qu'il a fréquentées. Ceux-là ce sont les potineurs impénitents et René Lévesque n'a pas voulu non plus écrire pour eux. À l'ouvrage journalistique, disons plutôt à la voie journalistique, il a préféré la voie (voix) littéraire, c'est-à-dire cette espèce d'éloignement du réel qui n'est plus exprimé qu'après être passé délibérément par le processus de la mémoire, de la sensibilité et de l'analyse dont on sait bien qu'elle affichera toujours un certain air de subjectivité également voulue. Il a donc opté pour la vision culturelle et globale des décennies à travers lesquelles il a passé et il a eu tout à fait raison. Ce qu'il dit ici pour une seule des périodes de sa vie s'applique à l'ensemble de ce remarquable ouvrage de prose et c'est pourquoi je le cite d'entrée de jeu: «Je pourrais continuer longtemps à retracer cette période qui fut incontestablement le remue-ménage du siècle, mais c'est plutôt l'affaire des historiens, me semble-t-il. Je préfère m'en tenir pour ma part aux impressions et aux souvenirs personnels que j'en ai gardé.» (p. 220-221)

Bien entendu tout le livre renvoie à la réalité politique du Québec, celle surtout des dernières quarante années; et même si elles ont été écrites si tôt après les derniers événements où il était lui-même engagé si profondément, l'auteur a réussi ce prodige de l'éloignement qui fait que la suite des anecdotes, des incidents et des événements auxquels il fait allusion est reproduite ici comme enrichie d'un bagage culturel et d'un esprit critique auxquels l'homme nous avait déjà habitués, au temps de *Point de mire*, mais que les dernières années trop accidentelles nous avaient peut-être fait oublier. C'est avec cet homme-là que les lecteurs seront contents de renouer. Avec un plaisir qui ne se refroidit pas en cinq cents pages.

Lorsqu'il s'interroge lui-même sur la place qu'il occupe sur le continent nord américain, lorsqu'il remonte aux sources de sa vie et de son éducation pour retrouver l'image du père et de la patrie, lorsqu'il fait son bilan personnel des années sombres du duplessisme, du long réveil qui a suivi et qui devait mener à la Révolution tranquille, lorsqu'il passe en revue le rôle qu'il a joué à l'étranger, durant la guerre et le rôle qu'il a joué ici, à son retour, d'abord à Radio-Canada, puis ensuite dans l'arène politique, ça n'est pas uniquement sa seule vie à lui que René Lévesque interroge, mais le destin de tous ses compatriotes qui, à peine sortis d'un trop long moyen âge, auront eu l'extraordinaire chance de se prononcer sur l'autonomie de leur devenir et qui auront commis l'incroyable erreur de dire non.

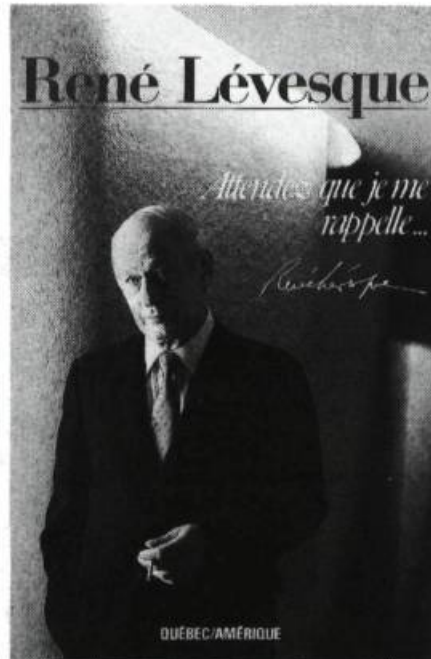
Il y a là, lorsque l'on y songe et malgré le recul, de quoi exprimer une amertume sans fin. Mais cela n'est pas du tout le cas dans cet ouvrage où le langage, d'une nervosité métaphorique typique à l'homme lui-même (le style, c'est l'homme), dégage une sérénité un peu inattendue (assez rare) et un humour vif tout à fait attendu et qui atteste sûrement une bonne santé intellectuelle et un équilibre certain. Ce livre porte surtout sur les deux dernières décennies, mais c'est avec tout son héritage culturel que l'auteur l'a rédigé. Comme beaucoup d'autres de son époque, René Lévesque a fréquenté les collèges classiques et comme eux tous il en a retenu une somme imposante de connaissances littéraires et historiques; comme tous les autres également il en a ressenti l'archaïque lourdeur. Mais comme ceux de son époque également, il a vu venir le souffle de liberté des années 1940 et il a vu venir le vent de libération des années 1950, alors que le Québec décidait, rapidement et irréductiblement, de passer à la modernité. Mais à peu près seul de son espèce, ce drôle d'homme devait passer en Europe puis en Asie, à titre de correspondant de presse, les années de guerre (la Deuxième et celle de Corée), et ce, dans l'uniforme américain. C'est durant ces années troubles qu'il a fait l'apprentissage de la France et de l'Angleterre, nos deux «mères-patries», et qu'il a pris conscience de son «américanité», du curieux destin qui était le sien et qui est celui de sa propre collectivité. Ce destin, il a rapidement appris à le mettre pour ainsi dire sur un fond de toile beaucoup plus vaste, dans le temps aussi bien que dans l'espace. C'est alors qu'il a mesuré, sans

doute, la précarité de ce petit peuple que nous formions ici, nous qui n'étions pas américains, du moins dans le sens états-unisien du mot, nous qui n'étions pas Canadiens, du moins dans le sens torontois ou vancouverien du mot, et nous qui n'étions plus Français «depuis belle lurette». Cette problématique, elle s'est posée à nous tous, et peut-être, de façon plus dramatique, durant ces années d'après-guerre, où rien n'était plus comme avant, où la technique avait déjà annoncé bien des révolutions et où il fallait marcher de l'avant ou accepter de crever. A-t-il mieux vu tout cela que l'ensemble ou que la majorité? Je ne crois pas. Mais il l'a bien vu. Lui qui se sentait sollicité par une carrière américaine ou un engagement plus international a compris qu'il avait ici ses racines et qu'il ne s'en tirerait pas, ce qui n'est pas, parfois, sans laisser un goût de punition ou de châtement dans le fond de la gorge: «J'étais condamné à rester québécois».

Dès après cette constatation, il semble bien qu'il ait organisé sa carrière en fonction de ce constat, sans pour autant, à intervalles très réguliers, sentir le besoin irrésistible d'aller passer quelques jours ou quelques semaines à l'étranger, aux États-Unis plutôt qu'en Europe ou ailleurs, où l'appellent la beauté de la Côte et de la mer et l'esprit de liberté des Américains. Question de repos et, je crois aussi, question de recul et d'analyse. Dès lors également, l'homme apprendra à connaître ses compatriotes et à mesurer leurs possibilités: mieux qu'ils ne sauront le faire eux-mêmes, en 1980, à l'occasion du Référendum, poussés qu'ils ont été par la peur. Mais ceux-là qu'il appelle «ses grands sacreurs devant l'Éternel» quelque part dans son livre, il saura dire d'eux, un peu plus loin: «Ces Québécois dont on prétendait qu'ils étaient trop repliés sur eux-mêmes, trop systématiquement isolés par le régime et leurs élites pour se préoccuper du reste du monde, on les découvrirait au contraire curieux comme des belettes, non seulement ouverts à autrui mais singulièrement capables de se mettre dans sa peau. [...] M'efforçant de familiariser les gens d'ici avec ceux d'ailleurs, j'en venais à établir des comparaisons qui m'étonnaient et me ravissaient à la fois. De société plus accueillante, plus spontanément fraternelle, plus prête à partager ses peines comme sa joie de vivre, je n'en avais rencontrée nulle part.» (p. 193)

C'est cette même société qui, obéissant à l'on ne sait pas bien quelles craintes confuses et obéissant du même coup aux chefs de file de la campagne du Non, va repousser aux calendes grecques la date du prochain référendum, tout en acceptant de vivre dans l'incertitude et l'indécision tout ce temps-là.

On sent bien dès le départ que tout le livre de l'auteur converge vers cet événement pour lui capital et décisif. Bien sûr, lorsqu'il fait élire les premiers membres du Parti québécois et qu'il réussit ensuite à faire lui-même son entrée à l'Assemblée nationale sous cette bannière, lorsque son parti gagne ses premières puis ses deuxièmes élections, l'homme est content: il peut ainsi continuer à faire avancer les dossiers auxquels il croit le plus, continuer l'oeuvre entreprise alors qu'il faisait partie du Cabinet



libéral de Jean Lesage. Mais maintenant il peut, avec ses collègues et malgré les bourrasques internes, commencer à préparer cette fameuse consultation populaire dont il a fermement cru jusqu'à la dernière quinzaine de la campagne qu'elle serait remportée par ses troupes et par les tenants du Oui. C'est sans doute au soir de cette défaite, qu'au sein de son parti, on a entrepris de le voir disparaître et de changer ce que l'on appelle l'option fondamentale du Parti québécois.

Cependant le Référendum n'est pas le seul sujet politique auquel touche ce livre. Les principaux épisodes en sont marqués par les années de formation, l'expérience militaire, la carrière journalistique et la carrière politique, chacune de ces di-

verses étapes de vie étant composée pour ainsi dire d'événements agréables et de catastrophes plus ou moins grandes, face auxquels le narrateur analyse son comportement et ses réactions. Ainsi le récit prend-il une allure vive et un rythme qu'il est facile de suivre. L'auteur insistera ici plus que là et à certains événements il ne consacrerait que peu de temps. Comme c'est lui et lui seul, semble-t-il, qui a procédé au découpage pré-écriture de sa propre vie, il a librement choisi les épisodes qui lui conviennent et rejeté tout aussi librement ceux dont il n'a pas envie de parler. Là-dessus la discussion me paraît aussi ouverte qu'inutile et chacun aura son opinion personnelle. N'insistons pas, sauf pour retenir une chose qui me paraît importante: l'auteur ne peut parler des événements sans renvoyer à ceux qui avec ou contre lui en ont été également les acteurs. Jamais ne parlera-t-il de la vie privée ni des uns ni des autres; jamais son propos ne vise au scandale. C'est une qualité de plus en plus fréquente chez les écrivains de chez nous (dans le bon journalisme aussi) qui refusent d'aborder la réalité de cet angle-là. Mais je ne prétends pas ici que l'auteur ne s'est pas muni d'un carquois assez bien rempli et qu'il ménage ses flèches. Non pas. Il n'en abuse pas non plus et je connais plus d'une personne qui remerciera le ciel de n'avoir pas été visée. Car les flèches sont de bois franc, elles sont tirées avec aisance, vont droit au but et s'enfoncent creux. Selon toutes les règles de l'art. Ni dans le dos ni sous la ceinture: en plein front ou en pleine poitrine.

Parfois une seule suffira pour achever le bonhomme: c'est le cas de Rodrigue Tremblay, cet éphémère ministre. Claude Ryan en reçoit plusieurs, surtout pour le rôle nébuleux qu'il a joué durant le Référendum, alors qu'il était chef du Parti libéral du Québec et Chef de l'opposition, et pour avoir refusé de prêter main forte au gouvernement, lors de l'affaire de la Constitution: «Je suppliai Ryan de ne pas nous acculer ainsi. Je le priai de se mettre à ma place. Un peu plus et je me serais mis à genoux. Mais, tout en susurrant quelques propos linitifs, le chef libéral se contenta de me laisser cuire sur mon gril. Sous son air de chattemite perçait quelque chose comme un brin de volupté sadique» (p. 430-431).

La victime pourchassée impitoyablement, c'est Pierre Trudeau et cela s'entend pour plusieurs raisons. L'histoire

veut que ces deux hommes-là aient eu à se rencontrer au moment où les choses commençaient à bouger au Québec et alors que la force laïque entreprenait de se mieux organiser et d'investir la scène politique, ou bien à Québec ou bien à Ottawa. Les circonstances veulent que les trois colombes se soient retrouvées du côté fédéral et que René Lévesque ait plutôt choisi la cause du Québec. Et enfin, le hasard des victoires politiques veut que Lévesque et Trudeau se soient, en même temps, trouvés Premiers ministres, celui-là du Québec et celui-ci du Canada. Comme ce sont deux hommes qui se ressemblent comme chien et chat, le combat était inévitable: un combat sec et dru, continu, sans trêve.

Que dire en terminant de ce livre de Mémoires? D'abord que dans mon texte critique je n'exprime que le point de vue

du critique littéraire et mes propres petites opinions de non partisan. Mais par-dessus tout, il est important de dire que nous avons affaire ici à un esprit pétillant, à un conteur chevronné et à un styliste spontané et spirituel. Il y a dans cet ouvrage dont le matériau n'est pas facile à traiter la vie qui éclate de toutes parts et qui exprime une bonne santé profonde, malgré les embûches. René Lévesque a toujours manié le verbe français, et au besoin, le verbe québécois, avec une verve unique et tout à fait personnelle. Comme l'homme n'a jamais particulièrement prisé les normes (qu'il connaît bien et qu'il peut pratiquer, au besoin), il a toujours préconisé un style original et ce style confère à l'ensemble de son récit une rare richesse de créativité. □

André Renaud

Le magazine littéraire

Spécial Québec



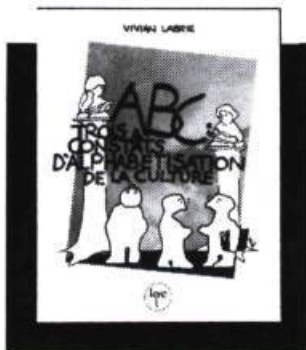
Maintenant disponible
chez votre libraire.

(Diffusion Prologue)

N • O • U • V • E • A • U • T • É

Vivian Labrie

ABC: TROIS CONSTATS D'ALPHABÉTISATION DE LA CULTURE



Au cours des deux derniers siècles, mais principalement au cours de celui-ci, l'alphabet et les pratiques alphabétiques que sont la lecture et l'écriture sont subitement passés au centre de la culture des sociétés d'héritage européen. L'auteure étudie les transformations redevables à ce passage à divers niveaux du champ psycho-social au moyen d'une ethnographie de la culture écrite à Québec.

Cet ouvrage réunit trois essais issus d'une recherche menée par l'auteure à l'I.Q.R.C. de 1980 à 1985. Ces trois essais sont reliés par une intention commune, celle de faire un constat d'alphabétisation en cernant la réalité quotidienne de gens vivant dans une ville alphabétisée, mais chacun des essais présente un angle de vue très particulier.

- 246 pages
- ISBN: 2-89224-074-3
- 29 \$

Ces ouvrages sont disponibles dans toutes les librairies ou à:



Institut québécois
de recherche sur la culture
14, rue Haldimand
Québec (Québec)
G1R 4N4
Tél.: (418) 643-4695